

AVO – 20 ans

Lecture à Dombresson le 1^{er} avril 2023. 10h30

Lecture (Juliette Vernerey, Jean-Louis Giovannoni, Françoise Bonnet Borel, Nicolas Llénert)

Salutations et intro

...

Grandir à la campagne dans la première moitié du 20^e siècle

Les AVO conservent quantité d'écrits personnels, qui vont de la lettre au journal intime, en passant notamment par le récit de vie. Le récit de vie est un texte autobiographique, il est souvent rédigé sur le tard, par quelqu'un qui désire partager son parcours de vie. Dans ces récits, les souvenirs d'enfance occupent une large place et c'est donc là que nous avons puisé les textes que nous allons vous lire aujourd'hui.

Les souvenirs d'enfance ou, pour utiliser les mots de Freud, ces « impressions profondes venues de l'enfance » sont à prendre avec un peu de prudence. Aucun souvenir ne reflète parfaitement la réalité, ils sont triés par la mémoire, épurés par l'inconscient, ou même transformés suite au vécu d'une personne. De plus, les mots utilisés pour les raconter sont les mots de l'adulte d'aujourd'hui et non ceux de l'enfant de l'époque. Mais ces récits, qu'ils soient tragiques, heureux ou banals, reflètent tout de même une réalité, celle qui a formé la personnalité de leur auteur. Mêlant étroitement situations difficiles et moments de bonheur, les souvenirs témoignent certainement aussi de la résilience naturelle dont sont capables les enfants.

Nous allons vous lire aujourd'hui des extraits de dix récits de vie, choisis dans nos fonds ou dans des récits publiés. Vous avez la liste des auteurs entre vos mains, dans l'ordre d'apparition au fil de la lecture. Les extraits choisis s'échelonnent de la fin du 19^e siècle à 1950 environ, ils concernent surtout le Val-de-Ruz, mais nous ferons aussi quelques incursions dans les montagnes.

Manger à sa faim, avoir une maman ou un papa, être bercé par un rythme quotidien, hebdomadaire et annuel, et au milieu de ces rythmes, pouvoir vivre des moments de liberté ou des moments à soi, voilà autant de facteurs positifs dans la vie d'un enfant.

Écoutons **Marguerite Leuba**, née en 1911 à La Côte aux Fées

Mes parents avaient beaucoup de peine à subvenir aux besoins de la famille. Nous étions 7 enfants, très peu d'argent. Nos parents se sont privés de bien des choses pour que leurs enfants ne manquent de rien. Sûrement ce qui sauva en partie la situation ce fut que nous avions un grand jardin. Il y avait les pommes de terre, les choux qui devenaient de bonnes choucroutes. Des choux-raves qui, crus, faisaient notre affaire pour faire l'école buissonnière. En douce nous partions à l'aventure, le chou-rave sous le bras, vive la liberté : nous avions de quoi manger. Avec l'écorce nous faisions des masques.

Au temps des fruits nous allions un peu à la maraude quoique nous avions aussi des raisinets au jardin, nous allions cueillir des myrtilles, nous avions aussi de bonnes confitures, il y avait aussi des framboises et à la saison des champignons nous avions de bons repas, surtout avec les éperviers (nom vulgaire de ce champignon). Nous en trouvions beaucoup en ce temps-là. Ils deviennent rares maintenant.

Quant à la viande, nous élevions 2 cochons et en décembre il y avait boucherie. 1 des 2 était vendu, l'autre était pour la famille, et devait pourvoir pour toute l'année. Je crois que quelques paysans avaient une vache et vendaient parfois assez bon marché et l'on en achetait. Quant au pain, il fut un temps que maman nous donnait un morceau, à nous de le faire durer. Instinctivement je regardais si un de mes frères en avait plus que moi. (...) Ce morceau de pain je le vois et j'y pense. Comme un petit fait peut nous marquer... Il y eut certainement un temps de privations mais (...) Dieu avait donné à maman le don de savoir comment employer ce que nous avions pour faire que cela se multiplie.

Vivre des expériences en commun avec ses parents semble aussi nécessaire : dans certaines familles la seule activité en commun, autre que le travail, se déroule le dimanche, jour où le rendez-vous à l'église est incontournable. Écoutons encore Marguerite

Aujourd'hui je remarque combien maman a cherché par son témoignage pour Dieu à nous le faire connaître comme un Dieu sauveur et puissant, plein d'amour pour nous tous. Je la vois le samedi soir préparer sur notre chaise au pied de notre lit les habits de rechange propres. Chacun passait dans la baignoire. Il fallait que nous soyons propres pour le jour du Seigneur. Le repas de midi était préparé le soir. Le dimanche matin papa préparait le déjeuner et mettait le repas à cuire pendant notre absence. Les grands garçons et filles devaient faire son lit [le lit du papa] afin que maman puisse avoir moins à faire ce jour-là. Tous partaient à l'église, les petits allaient aux groupes pour eux et les grands au culte. Ce jour-là était vraiment pour Dieu. Personne ne parlait de travail. Nous sortions ensemble. Les après-midis nous jouissions avec nos parents. C'était les sorties dans la forêt : courir attraper les papillons, cueillir les fleurs, les sécher, apprendre leurs noms, de même pour les papillons. [...] Il y avait aussi à dessiner. Tous mes frères ont eu comme hobby le dessin et la musique. [...] Maman a su nous inculquer ce qu'est le jour du Seigneur. Elle n'a jamais oublié de faire la prière au repas. Le soir c'était Papa qui faisait une lecture d'un chapitre de la Bible.

Je crois que nous avons tous admiré nos parents.

Nous possédons aussi un témoignage moins plaisant, celui d'**Ami Graber**, né en 1881 à La Brévine, aux Cottards-Dessus.

Juste en passant : Ami allait au collège du lac des Taillères (celui où fut tourné le film « Quand nous étions petits enfants », de Henri Brandt). Il avait une longue marche jusqu'à l'école, et dans la neige en hiver, et âgé il se souvient encore parfaitement du nom des 21 fermes et des 21 familles qui jalonnaient son trajet.

Les jours de congé, nous aidions notre tante à charponner la laine à filer, pour paiement, elle nous donnait un petit morceau de sucre. La vie était dure pour nos parents qui devaient nourrir toute notre famille. Nous étions six gosses – trois garçons, trois filles, le père, Louis Graber, la mère, notre grand-mère était aussi avec nous [jusqu']à sa mort. Aussi on ne mangeait pas de la viande tous les jours. Notre principale nourriture était les pommes de terre et du seré que l'on mangeait de trois façons : du seré frais, du schiger (c'est du seré avec de l'eau de vie et des aromats, mis à verdir dans un pot = chabziger local) et du seré fumé que l'on mettait dans la grande cheminée. Ainsi il se conservait plus longtemps et était très bon à manger ; on le payait dix centimes le kilo. On faisait du pain avec la farine d'orge, qui n'était pas aussi noire que du charbon mais pas bien moins. Pour friandises, on n'avait que des alises et des noisettes que l'on ramassait dans les pâturages ; les autres fruits on ne les connaissait pas beaucoup.

Le travail exécuté par les enfants à la campagne est très présent dans les souvenirs. D'une part il était longtemps nécessaire pour l'exploitation familiale, d'autre part il était considéré comme un apprentissage de la vie, si ce n'est du futur métier. Depuis toujours donc les enfants de paysans secondent leurs parents.

Un mot sur le travail salarié des enfants : il a été réglementé en Suisse en 1877, notamment il est devenu interdit aux enfants de moins de 14 ans. Mais dans le monde rural, cela n'a rien changé. Oscar Huguenin nous raconte qu'au milieu du 19^e siècle, à la montagne et à la campagne, les enfants travaillaient la majeure partie de l'année, ils n'allaient à l'école qu'en hiver, le début de l'année scolaire étant fixé au 1^{er} novembre. Les choses vont commencer à bouger avec l'école obligatoire (1874), même si on continue de fixer les vacances scolaires en fonction des travaux paysans (par exemple en octobre, on avait les vacances de patates (VD), ou des vendanges (NE) ou en France un congé en septembre pour aller à la chasse). La situation s'améliore encore au 20^e siècle avec l'arrivée des congés payés et l'augmentation de la population citadine (moins d'enfants paysans) : les périodes de vraies vacances tendent à s'allonger, mais dans les années 1960 à la campagne, ces congés servent encore à travailler et certains enfants sont, on peut le dire, exploités.

Dans nos récits, nous n'avons pas trouvé beaucoup de mauvais souvenirs, ce travail paysan est vécu comme contraignant, mais pas forcément comme dramatique, il semble d'autant mieux accepté, selon les souvenirs racontés, que les enfants ont un peu de temps pour jouer, que leurs parents travaillent avec eux, les félicitent et créent en eux un sentiment de fierté. Il apparaît cependant que ce travail peut empêcher de suivre une scolarité harmonieuse.

Francine Cosandey Soguel, née en 1945 à Cernier, fille de paysans, a écrit la longue liste des travaux demandés aux enfants : Il y a d'abord les travaux du ménage comme essuyer la vaisselle, cirer et nettoyer les chaussures, aider aux grosses lessives, et pour les aînés, s'occuper des petits. Il y a les travaux saisonniers, par exemple la boucherie (elle faisait les saucisses) et les travaux liés à l'élevage, comme la récolte des *relavures*.

Tous les mercredis et samedis après-midi, Edith et moi avions la corvée des relavures... ce qui veut dire qu'il fallait par n'importe quel temps faire un pèlerinage avec notre charrette et ses deux grands seaux, afin de récolter les déchets ménagers pour nos nombreux cochons chez nos clients attirés. J'ai en mémoire Lucette, ma gentille amie de quartier, qui m'a régulièrement accompagnée dans cette pénible besogne. Ensemble on a souvent dû affronter ce qui était difficile. Lorsque sillonnant le village presque sur la pointe des pieds, on passait discrètement devant les enfants qui jouaient dans la rue, il fallait rester digne, car les moqueries et les sobriquets, c'était difficile de les éviter. Il n'était pas rare de les voir aussi se boucher le nez à notre passage.... Il m'est arrivé souvent d'être seule pour ma tournée, par temps de pluie et même de neige, et sur la glace pour une enfant ce n'est pas facile avec sa lourde carriole de gravir un chemin glissant. Je ne connaissais pas le sentiment de l'humiliation, mais avec mon chargement, j'ai pris soudainement conscience de la cruauté d'autrui.

Francine participe aussi aux travaux des champs, des labours jusqu'aux moissons et au ramassage des fruits au verger et des herbes pour la tisane. En automne, on récolte les pommes de terre et c'est alors la saison des chitons, vous ne savez pas ce que c'est ? écoutez :

... Profitant d'un jour de congé, notre petit papa, « qui n'avait pas fait des enfants pour les mettre sur un tablard », nous demanda ... à nettoyer les chitons. Les chitons, c'était une espèce de grand cagibi de gravats et de terre, qu'il fallait vider et ripoliner afin d'y mettre les nouvelles pommes de terre ou les betteraves de la récolte d'automne. Cela prenait beaucoup de temps, mais surtout l'endroit était sombre et froid. Alors pour nous donner du courage, [avec] mes sœurs et mon frère tour naturellement, on chantait la chanson des chitons. Les paroles étaient plutôt simples, en voici un petit aperçu

« Chiton est tombé dans une tombe

Chiton... chiton...

Chiton s'est cassé son menton

Chiton... chiton...

Oui vraiment pas de quoi faire un opéra ! Mais la corvée terminée, les mains bien lavées, on dégustait autour de la table recouverte d'une jolie toile cirée, le délicieux goûter que maman nous avait préparé.

Avec tous ces travaux à faire, Francine pense quelquefois aux enfants qui ne vivent pas dans une ferme, elle écrit :

« quelle chance ils ont ces chers petits... pas besoin d'aider et d'être disponible pour leurs parents ! En un mot, ils ont « la liberté . »

La chance d'avoir la liberté... C'est peut-être une pensée qu'a eue l'artiste peintre vaudruzienne **Laure Guyot**, depuis le champ de pommes de terre, qu'elle devait planter. Elle est née à Malvilliers en 1878, et voici ce qu'elle écrit sur son enfance dans son journal intime:

On était heureux alors. Il ne nous manquait rien, on avait sa bonne mère. Notre mère était surtout riche d'enfants. Et quel beau champ de pommes de terre nous cultivions ! il était long, long, trop long pour moi. Au bout du champ se trouvait un buisson touffu. Nous le regardions souvent de loin, mesurant des yeux la distance.

- *Maman, quand est-ce que nous serons au buisson ?*
- *Enfants, si nous travaillons bien, dans deux petites semaines nous y sommes. Deux petites semaines.*

Mais on allait toujours. Je n'aimais guère aider à planter les pommes de terre. L'ennui me prenait. Le hameau était si loin et avait l'air de pleurer. Mais nous avions notre mère avec nous. Elle était belle, ses épais cheveux ondulés se voyaient de loin, comme de la lumière [...] Elle ne se mettait jamais en colère et se cachait pour pleurer. Elle nous encourageait :

- Minette apporte-moi vite un panier de semences. O, comme tu es forte et quelle bonne travailleuse tu fais ! et la sueur perlait sur son front.

Et il y a aussi les foins, comme travail de longue haleine, et où toute la famille peut aider. **Charles Brunner**, né en 1942 à La Chaux-du Milieu, raconte :

[J'ai un] sentiment mélangé quant à la période des foins que j'ai vécue dans mon enfance...

Toutes les vacances (ou presque) y passaient! Cela prenait du temps car nous n'avions ni tracteur ni auto-chargeuse. Tout se faisait à bras, à part le fauchage mécanique. Bien que les charges qu'on me confiait n'étaient pas des plus pénibles, il fallait être disponible durant toute la journée de fenaison. Ma tâche principale était d'aller apporter à boire à ceux qui travaillaient dans les champs. Cela pouvait commencer de très bonne heure: mon grand-père fauchait à la faucheuse tirée par deux chevaux depuis 5 heures du matin et vers 7h. j'allais lui apporter le café dans une très belle petite cafetière en terre noire.

Saynète : *Ah mais qui je vois dans les champs là-bas : c'est le petit Charles ! il apporte le café à son père,... et là-bas c'est la petite Berthe Probst, elle va à la carrière de La Cernia amener le café aux ouvriers de son père...! ce sont tous des italiens, ça explique la taille de la cafetière !*

Cette grande cafetière est un petit clin d'œil à Berthe-Hélène Balmer, qui est dans l'assemblée et qui m'a raconté ce souvenir... Mais on ne boit pas que du café, quand on a soif

Il fallait ravitailler également les faucheurs manuels, saisonniers fribourgeois, toujours les mêmes, qu'on engageait année après année. Il y avait Gabriel le grand maigre avec son béret, toujours souriant et très gentil et Louis qui ressemblait à Ferdi Kubler, le champion cycliste de l'époque et les autres... moins réguliers peut-être.

Ainsi régulièrement, à chaque heure de la journée, je passais vers eux pour les abreuver. Les boissons que je leur versais dans l'unique verre commun à tous était essentiellement du vin rouge que souvent on coupait avec de la limonade "maison".

Au fond du verre, il était d'usage de laisser un petit peu de liquide que l'on déversait d'un coup sec avant de passer le récipient au suivant, comme pour le purifier après son emploi. La "limonade" était donc fabriquée par nos soins. Dans de grands pots de terre remplis d'eau, on faisait macérer la fleur de sureau noir, le citron, les raisins secs et le sucre qu'on laissait au soleil durant plusieurs jours. Puis, c'était la mise en bouteilles (ma mission principale dans cette opération) et celles-ci étaient entreposées dans la fraîcheur de la cave jusqu'à ce que des gaz fassent pétiller le liquide. Il arrivait parfois que des bouteilles éclatent avant l'emploi mais de toute façon, à chaque ouverture de bouteille, il fallait se méfier de la sortie intempestive du liquide fougueux... mais tellement délicieux!

Mon autre travail d'importance était celui de "rapporteur de reportage":

Mon père était un passionné de cyclisme et particulièrement du Tour de France. Durant celui-ci, qui coïncidait obligatoirement avec la période des foins, il s'abonnait à "L'Equipe" et au "Parisien libéré", journaux français qui donnaient tous les classements des étapes. Mais il voulait aussi avoir les résultats du jour en simultané et comme il n'était guère possible de quitter les champs pour entendre le reportage en direct à la radio, j'avais pour mission d'écouter celui-ci sur le vieux poste familial (les radios à piles n'existaient pas encore!) et de rapporter fidèlement les résultats de l'étape sur le pré.

Cela a certainement participé à ma "culture" cycliste et à mon intérêt toujours bien présent pour ce sport.

IL est certain que ces petits travaux auxquels je devais me soumettre ne me convenaient pas toujours et interrompaient malencontreusement parfois un jeu avec un copain que j'enviais d'être « libre ».

Parlons enfin du gardiennage des vaches, qui apporte des souvenirs souvent très personnels. Il faut dire que cette activité se déroule en pleine nature, ça inspire, et souvent dans la solitude, ça peut être dur ! C'est durant les vacances d'automne que beaucoup d'écoliers devenaient les bergers du troupeau familial. Écoutons à nouveau **Laure Guyot**

En automne, je dus souvent garder les vaches de grand-mère. Il fait bien beau dans les champs, mais quand on est encore si petite, on a peur des méchants garçons, ou bien d'un homme qui passe sans mot dire ! Les vaches nous font aussi toujours peur, surtout quand elles se battent. Et quel drame quand soudain, se sauvant toutes à la fois, la queue en trompette et qu'on ne peut plus les rattraper! Quelle détresse dans mon petit cœur. Dans un galop effréné elles choisissent les plus beaux champs de blé et de pommes de terre pour les trépigner et y faire de grands trous. Les paysans me grondaient, moi pauvre innocente, déjà si désespérée. Enfin... les voilà qui regagnent d'elles-mêmes leur champ qu'elles retrouvent sans peine et se remettent paisiblement à brouter pendant que toute la contrée est encore en émoi. Le grand-père, qui avait vu de loin l'orgie, était arrivé avec un bâton... il n'était pas fâché contre moi.

Le point de vue de **Frédéric Cuche** né en 1945 au Pâquier est un peu différent, normal, c'est un garçon ! :

Quand l'herbe était encore tendre, les vaches restaient paisibles. Nous profitons de ce bon temps pour faire des cabanes dans les haies, grimper aux arbres, allumer un feu... ou rêver couché sur le dos... Mais il fallait pourtant rester vigilant. Les vaches ne devaient pas « aller à dommage » dans le champ du voisin ou dans les prairies destinées à la fauche des regains.

L'artiste **Edmond Bille**, né à Valangin en 1878, passa quelques années de son enfance à Dombresson, où son père était directeur de l'orphelinat Borel. Il nous parle du gardiennage des vaches comme école de vie :

Il faut plaindre les gens qui n'ont jamais gardé les vaches ! Ce n'est pas toujours un plaisir, mais on y apprend des tas de choses qui peuvent utilement servir au cours de l'existence.

Certains esprits qui prétendent au rôle de conducteurs d'hommes, gagneraient singulièrement à avoir passé par cette école de la patience, de la ruse et de l'adresse prudente qui sert de base à toute diplomatie bien comprise. Pour moi, je n'hésiterais pas à faire confiance à un homme d'Etat qui aurait fait ses début, fouet au cou, dans ce rôle subtil de pasteur. Il exige, comme l'autre, une extraordinaire souplesse – il faut se déplacer souvent ; - un estomac solide – on y vit de maraude , - et beaucoup de doigté.

Rien ne ressemble à un Etat bien policé (comme ils le sont tous) qu'un troupeau de vaches dans un champ sans clôture, surveillé par deux ou trois gamins qui ont reçu pleins pouvoirs, et s'arrogent, en plus, droit de vie ou de mort sur l'honnête bétail confié à leur garde.

Là aussi les incidents de frontière sont fréquents. Il faut alors savoir se retourner. Montrer les dents aux voisins, surtout s'il est lésé. Agir par intimidation ou menaces, afin, si l'on doit aller jusqu'aux horions, de jouir des avantages de la surprise.

Il s'agit encore de bien connaître son troupeau et de repérer sans retard les fortes têtes. Gouverner c'est prévoir, et elles seules sont cause de soucis. Les autres, les bonnes bêtes tranquilles et disciplinées – à l'image de la partie saine de la population – se contentent de ruminer à l'ombre ou de brouter sagement dans les limites autorisées.

Ce qui permet à leurs maîtres et seigneurs de vaquer en toute quiétude à leurs passe-temps favoris !

Pour en venir à l'école, dont on a déjà un petit peu parlé: En réalité, les souvenirs d'école sont peu fréquents, et ils ne donnent que peu de détails liés à l'enseignement lui-même. On se souvient plutôt des punitions, parfois injustes, ou des situations pénibles lorsqu'on s'endort à son pupitre, perclus de fatigue par le travail de la ferme ou par le long trajet de l'école fait à pied très tôt le matin, parfois dans une neige profonde ; alors bien sûr les quolibets et le mépris du maître ou des autres enfants blessent. Le mot « humiliation », qui n'est pas un mot d'enfant, est apparu plus d'une fois dans les

récits à propos des petits paysans. Voici les souvenirs de **Laure Guyot**, qui remontent aux années 1880, elle aimait son chemin vers l'école, comme un espace de liberté :

J'ai beaucoup songé aujourd'hui, cela m'arrive fréquemment, à mon enfance et à ma première jeunesse passée dans mon hameau natal de Malvilliers, près de la forêt, à la montagne, sous le ciel bleu de la Suisse, ma patrie...

Je me revois à l'âge de sept ans, allant à l'école de La Jonchère, autre hameau de la commune, plus grand que Malvilliers où pendant un an, nous n'avions appris qu'à aligner des bâtons sur une ardoise. Mais combien le chemin de l'école était attrayant ; filant le long de la lisière du bois, il passait devant la carrière avec ses surprises de baies toujours nouvelles et de fleurs selon les saisons.

A la grande école, je reçus bien des taloches parce que je n'avais rien appris à l'école de La Jonchère. Le chemin de la grande école était beau et longeait un ruisseau qui faisait maints détours, s'étalait en mares et formait des Cascatelles. Que de taloches il nous valut ce ruisseau [...] on arrivait en classe, hors d'haleine, les mains chaudes et gluantes. Les aiguilles du tricot rouillaient le coton, le bas blanc n'avancait pas, il était devenu noir ; toujours le même bas, souvent fait et refait et tant de fois arrosé de larmes de honte, surtout quand arrivait le jour de l'inspection, à Pâques. Les demoiselles Béguin, myopes toutes deux, examinaient de près cette horreur.

Grands Dieux ! s'écriaient Mlle Jenny, je crois que c'est encore le bas de l'année passée... et la maîtresse de faire... oui ! de la tête et tous les yeux se braquaient sur moi.

Personnellement, j'ai été touchée par le récit d'un homme, qui fut gamin à La Sagne dans les années 1940, et qui ne désire pas que son nom soit connu, il a intitulé son récit de vie : *Résumé de ma triste enfance*, il dit :

Je ne conserve que des mauvais souvenirs de mon enfance, pas de copains pour jouer, personne ne s'occupait de savoir ce que je faisais à l'école ou parfois l'après-midi, je dormais sous un sapin, trop fatigué pour aller à l'école.

A propos du conflit dans l'emploi du temps entre l'école et les travaux de la campagne, écoutons le point de vue d'une jeune institutrice, Hermine Jacot, qui enseigna de 1951 à 1953 au collège de l'Halle (au-dessus de La Brévine). Elle avait 20 élèves, avec 8 niveaux différents, tous enfants de paysans.

J'avais 21 ans, Ma recherche d'un emploi auprès du Département de l'instruction publique avait abouti, heureusement, mais la seule classe disponible en ce mois d'octobre 1951 était l'école du Bois de l'Halle, dans la commune de La Brévine. [...] A cette époque, La Brévine avait 4 écoles d'environs pour éviter à de nombreuses familles d'envoyer leur enfant jusqu'au village. Celle du Bois de l'Halle est située presque au sommet du Jura. Les écoliers du village, un brin moqueurs, disaient de ces classes : « les environnières, tourbières et pommes de terre ».

Je prenais soin de visiter toutes les familles de mes élèves, dont certaines habitaient très loin. Si les longues marches ne me faisaient pas peur, j'étais ignorante et naïve et manquais singulièrement d'à propos : je me souvient d'être arrivée, moi la fille de la ville, pour dire bonjour à l'heure de la traite et

je me vois, assise sur une chaise dans l'écurie avec plusieurs de mes élèves qui « traisaient » comme on disait là-haut, à tour de bras. Je revois à côté de moi un chat buvant goulûment dans un seillon de lait ; je revois dans la cuisine , des œufs mis à couvrir dans un four entrouvert ; je revois encore – c'est bien la seule naissance à laquelle j'ai assisté – la venue au monde d'un chapelet de douze petits cochons.... J'ai ainsi réalisé combien mes élèves savaient de choses essentielles que moi, j'ignorais. Ils connaissaient les bêtes sauvages, les champignons, les plantes, celles qu'on peut grignoter et celles qui sont du poison. Je leur avais dit un jour de ne pas toucher à une certaine ombellifère, que c'était de la ciguë, une plante toxique ! « Mais non, maîtresse, c'est bon, nous on mange ça ! » et de joindre le geste à la parole. Il arrivait ainsi souvent que c'était eux qui savaient et moi l'élève. Quelle belle revanche pour ces gosses que la grammaire et les maths rebutaient souvent.... Cela devait leur donner très tôt une certaine fierté, le sentiment de leur valeur, de leur dignité. En tout cas, ces gosses-là n'avaient pas le temps, encore moins l'occasion de faire des bêtises... !

De l'école, on se souvient aussi de grands moments d'excitation et de bonheur, avec ses copains, on se souvient des découvertes lors de sorties, des expériences nouvelles et des moments d'évasion, par la lecture parfois. Écoutons **Josette Mougin**, écolière à Dombresson vers 1930

Le collègue se trouvait tout près de chez moi. Aussi, quand la cloche appelait les élèves, j'avais le temps de me vêtir, enfiler mes chaussures, et hop à l'école. Ce cher vieux collègue était situé en bordure des prés. Il n'y avait qu'une seule classe où tous les ordres se trouvaient réunis sous la baguette d'un instituteur portant une blouse de coutil gris. Les aînés apprenaient à lire aux petits qu'on appelait pious-pious ou pousse-cailloux. Les grands avaient leur préférence, car certains nouveaux étaient réfractaires à toute compréhension. ... Il y avait dans le bâtiment en haut d'un escalier en bois, sous les toits, une bibliothèque où nous allions chaque samedi faire nos choix. Mais le réassortiment n'était pas fréquent, si bien qu'il arrivait – pour les lecteurs assidus – de prendre deux à trois fois le même livre durant l'année.

D'autres bons souvenirs sont liés aux fêtes, qu'elles soient religieuses (Noël a laissé des souvenirs enchantés à presque chacun) ou saisonnières (comme la fête des foins, la soirée de l'école ou les foires et leurs forains). Voici deux courts récits de fêtes à Dombresson. La traditionnelle soirée scolaire nous est racontée par **Josette**.

Une fois par années, une soirée scolaire était organisée ; et là une fièvre nous prenait : distribution des rôles, apprendre son texte, monter sur la scène et l'estrade, confectionner des caramels à vendre à l'entracte pour alimenter le fonds des courses d'école. Et le grand soir arrivait. Tout le village était présent pour admirer les prestations de ses rejetons. Surtout ne pas avoir un blanc, ça c'était la honte, ce qui pouvait arriver car le trac nous tenaillait !

Chaque retour de course d'école était traditionnellement accueilli par la fanfare et tout se terminait autour des tables du café du Mouton d'Or (l'enseigne est toujours là, à Villiers).

Quant à Nelly Grossenbacher, née Gobbo en 1923 à Couvet, elle grandit à la Fondation Borel, ici-même, et se souvient bien des forains à Dombresson :

Chaque troisième lundi de mai avait lieu la foire et c'était jour de congé à l'école. Les forains installaient leur carrousel quelques jours à l'avance et restaient sur place une dizaine de jours, dans la cour du collège, qui, le jour venu, était envahie par des stands de toutes sortes, de même que la rue principale. Ce jour-là, nous attendions le directeur avec impatience, car le matin, il apportait quarante centimes pour chaque enfant : nous nous sentions riches ! Nous n'achetions pas de billet pour le carrousel, parce que la générosité de cœur de son propriétaire, le faisait tourner gratuitement durant une heure, pour les orphelins, le mercredi après-midi, à la sortie de l'école. Chaque année, j'allais du banc des cornets à la crème, au banc des petits jouets ; un cornet coûtait 20 centimes et le restant de mon « trésor » n'aurait pas suffi à l'achat d'autre chose ; je renonçais donc à ma gourmandise et, traditionnellement, durant quelques semaines, je pouvais admirer une petite montre à mon bras, vite gâtée, car naturellement, à ce prix, c'était du toc !

Nelly, donc, a passé 11 ans de sa vie à l'orphelinat Borel, elle y arrive en 1927, à l'âge de 4 ans. C'est pour mieux entrer dans son récit, que nous avons choisi d'être ici aujourd'hui et de nous pencher un peu sur l'histoire de cette institution. Elle commence en 1864 lorsque le négociant neuchâtelois François-Louis Borel lègue sa fortune à l'Etat de Neuchâtel pour créer une œuvre d'utilité publique. Une commission cantonale chargée d'étudier le sujet propose la construction d'un orphelinat, en effet on dit à l'époque que la moitié des détenus, dans les prisons, se recrute chez d'anciens orphelins. Il faut agir à la source du problème... Le site de Dombresson est retenu, car le village projette justement de construire une école, à laquelle la fondation pourrait participer. Un terrain de 140 poses est mis à disposition, avec une ferme (qui sera très vite reconstruite), cette ferme est un atout important, surtout pour des orphelins et leur avenir professionnel.

La fondation est inaugurée le 25 octobre 1880, en même temps que le nouveau collège. Paul Ladame en est le premier directeur. Ce médecin, neurologue et psychiatre, consacre sa vie aux problèmes d'hygiénisme et à l'enfance abandonnée. Il apporte à l'institution des principes éducationnels très novateurs basés sur l'immersion des orphelins « *dans les conditions naturelles de l'existence* », c'est-à-dire au sein d'une vie familiale reconstituée.

Passons rapidement sur l'évolution du lieu, nous y reviendrons lors de la visite de la maison Schelling : les maisons qui abriteront ces « familles » sont construites autour d'une bâtisse centrale qui comprend toute les installations communes, le four à pain, le chauffage central, une salle de douches, une buanderie, une salle de couture. Près de 100 ans plus tard, en 1974, un grand changement intervient, l'institution devient le Centre pédagogique de Dombresson et des constructions modernes vont remplacer les anciennes qui sont en partie louées à des particuliers.

Mais revenons aux principes de la fondation, tels qu'ils sont inscrits dans ses statuts en 1880 : elle doit être « *un asile pour l'enfance malheureuse et abandonnée. Son rôle est de « donner aux enfants pauvres, orphelins, négligés ou abandonnés, une bonne éducation, une instruction solide et une profession conforme à leurs goûts et à leurs aptitudes, de manière à ce qu'ils deviennent des membres utiles à la société* ».

Pour atteindre ces buts, il faut bannir le système qui régit traditionnellement les orphelinats : celui du régime commun (grands dortoirs, grands réfectoires) et le maintien des enfants le plus loin possible de la société civile, en les cachant plus ou moins. A Dombresson, chaque maison va regrouper entre 12 et 16 enfants organisés en « famille », placés sous les ordres d'un couple ou d'une veuve expérimentée, que les enfants doivent appeler « papa » et « maman ». Ils participent aux travaux du ménage, dans une ambiance d'« *autorité affectueuse* », et vont à l'école publique de Dombresson.

Edmond Bille, que nous avons déjà cité, note à ce propos :

On avait, dès le début, supprimé l'uniforme. Orphelins ou abandonnés, on cherchait à effacer sur eux la marque injuste du destin. On évitait surtout de les désigner à la curiosité publique par quelque détail apparent, d'appuyer sur une déchéance et des malheurs dont ils étaient les innocentes victimes.

En ce qui concerne la future profession des orphelins : Dès l'âge de 12 ou 13 ans, les garçons sont réunis en famille non mixte, et apprennent ce qu'il faut pour être employé dans une ferme. A 13 ou 14 ans, les jeunes filles sont transférées à la direction pour travailler au service du directeur et sous les ordres de sa femme, de sorte qu'à 16 ans, elles sont prêtes à être placées dans des familles. Si elles veulent faire un autre métier, on les écoute avec bienveillance, mais voici ce que dit un rapport de 1913 : *on a remarqué que ce sont les jeunes filles placées dans des familles qui réussissent le mieux, et cela s'explique par le fait qu'elles continuent à être sous une bonne surveillance.*

Selon ce même rapport, le système fonctionne bien, hygiène, nourriture, éducation physique et morale, affection nécessaire, tout est bien. Des témoignages de reconnaissance des enfants le confirment. On se réjouit du fait que depuis sa fondation : 460 enfants ont été reçus et il y a eu seulement 6 décès.

Cependant, les nobles idéaux de la fondation possèdent leur face sombre. Dans la mentalité de l'époque prévaut encore l'idée que les enfants pauvres et abandonnés sont susceptibles de suivre naturellement le mauvais exemple de leurs parents démunis. Pour éviter cela, on limite les visites parentales à 1 ou 2 fois par année. On pense aussi qu'il faut extirper chez l'enfant d'éventuels défauts héréditaires. L'institution exerce donc une discipline de fer et les punitions sont très fréquentes. En un mot, le principe de correction prévaut nettement sur celui de protection des enfants, c'est d'ailleurs quelque chose que l'on peut reprocher à de nombreuses institutions d'accueil d'enfants dans le monde entier... et peut-être encore aujourd'hui !

Revenons vers la petite Nelly, dont la vie a basculé, en 1927, au décès de sa mère. Se sachant condamnée, celle-ci a pris le temps d'écrire une lettre d'adieu à ses enfants, en les confiant tous les cinq, à l'orphelinat Borel.

Hôpital Pourtalès, le 4 août 1927

A mes très chers petits,

Vous devez vous dire qu'il y a longtemps que votre maman ne vous a pas écrit. C'est parce que j'étais trop faible. Vous viendrez bientôt me voir. Jean-Pierre et Emile avec chez tante Marthe. Si vous saviez comme il y a beaucoup de mamans malades. Aussi vous devez penser qu'il y a beaucoup d'enfants qui n'ont pas leur maman. Mais le bon Dieu prend soin de tous ces petits. Vous, par exemple, quelle chance vous avez. Vous êtes chez une bonne Dame qui vous aime comme si vous étiez ses enfants. C'est sûr qu'elle ne pourra pas vous garder toujours, mais où vous irez, vous serez aussi très bien, vous verrez. Il n'y a qu'à être obéissants et affectueux et l'on vous aimera bien. Et puis, il faut vous dire que le bon Dieu est toujours avec vous, qu'il vous garde et qu'il vous aime. N'oubliez jamais de faire votre prière chaque jour, maintenant et toujours. Demandez au bon Dieu qu'il vous aide chaque jour à accomplir votre devoir afin que vous deveniez de braves et honnêtes hommes.

Votre maman qui vous embrasse bien fort

Jeanne Gobbo-Borel

Nelly va se souvenir toute sa vie de son premier jour à Dombresson, voici ce qu'elle écrit:

Le jour où l'on nous a confiés à cette institution, j'entends encore cette phrase, prononcée par je ne sais plus qui, et qui m'a sûrement aidée à supporter ce dépaysement : « Quand votre maman sortira de l'hôpital, elle viendra vous chercher. » Ma peur des hôpitaux vient-elle de là ? Ne peut-on, avec l'âge, guérir d'un traumatisme psychique subi dans son enfance ?

De mon premier jour à Dombresson, je n'ai retenu que deux choses : les cris de mon petit frère lorsque ses boucles blondes tombaient sur le sol sous l'action de la tondeuse et le déchirement que j'ai ressenti quand on m'a enlevé mes boucles d'oreilles, de petits myosotis.

Je ne me souviens pas s'il me fût pénible ou non de dire « maman » à la personne qui dirigeait comme c'était prescrit.

Jusqu'à l'âge de 12 ans, j'ai vécu dans la famille d'une dame seule et en l'espace de huit ans, cinq se sont succédé. Dans les autres familles, il y avait un couple, dont le jardinier, le boulanger, le cordonnier et le fermier. Dans la maison du directeur étaient trois filles, sorties des familles après leur scolarité. En moyenne, 14 à 16 enfants formaient une famille, en comptant ceux du couple. Etant trop jeune, je ne me souviens plus très bien des 2 premières « mamans ». La troisième, pour le malheur des orphelins, est restée quatre ans, martyrisant physiquement et moralement les enfants qui lui étaient confiés.

A cette époque, âgée de 6 à 10 ans, je n'analysais pas la situation ; je me contentais d'être malheureuse et de croire que les coups et sévices reçus étaient pour mon bien, comme cette marâtre nous le laissait entendre,... peut-être pour soulager sa conscience ? C'est la question que je me suis posée en grandissant. Cette agressivité aurait pu venir du surmenage et de nerfs mis à rude épreuve par la méchanceté des enfants, mais ce n'était pas le cas.

Nelly décrit les tâches du matin, qui ne sont pas vraiment celles d'une enfant aux côtés de sa mère :

Réveillés à 6 heures, après s'être débarbouillés et habillés, chacun devait faire son lit et ensuite exécuter sa corvée, qui changeait chaque semaine. Seul, le déjeuner restait l'apanage des grands de 13 à 14 ans, à tour de rôle aussi. Plus âgés, les garçons étaient à la ferme et les filles à la Direction. Un jour, mon tour est aussi venu des soulever des casseroles contenant 10 litres de lait, hors du feu, avant qu'il ne déborde. Heureusement, j'étais solide, j'avais de la force, mais le plus pénible était d'allumer le feu, qui s'obstinait à toujours s'éteindre, jusqu'au jour où ma sœur m'a montré comment le préparer.

A l'heure du déjeuner, pain et lait, toute la maison devait être nettoyée : les trois dortoirs, les 2 W.C, la salle de séjour, les escaliers et le corridor d'entrée lavés. J'ai toujours trouvé cruel de réveiller les plus petits qui n'allaient pas encore à l'école, afin que leurs lits et leur dortoir soient prêts avant le déjeuner ; cette corvée-là me fendait le cœur ! Après le déjeuner, nous devions relaver et mettre la cuisine en ordre.

A 7h50, que de fois la cloche pour l'école, qui commençait à 8 heures, nous a surpris avant d'avoir changé de tablier et ms nos souliers ! Eté comme hiver nous avions des souliers montants ; c'était toujours quand il fallait se dépêcher que les lacets cassaient, qu'il fallait les nouer et durant des jours les rerenouer, jusqu'à ce qu'ils ne suffisent plus qu'à fermer le haut du soulier ; le contingent des lacets qui nous était alloué ne suffisait pas pour tous et aucun bout de ficelle dans la maison, qui aurait pu nous dépanner !! Détestant arriver en retard à l'école, je pleurais parfois de rage et de désespoir. (...)

Nelly est exposée à toutes sortes d'humiliations.

Depuis que je prépare moi-même le déjeuner, j'aime beaucoup le Bircher, mais celui que j'avais reçu un soir dans mon assiette, j'avais 8 ans, je n'arrivais pas à l'avaler ; c'était un mélange de gros flocons d'avoine, trempés dans trop peu de lait, presque pas sucré et dans lequel trônaient quelques morceaux d'abricots pas mûrs ; prétextant m'aider, la mère de famille me pinçait le nez et me remplissait la bouche de cette bouillie ; force m'était d'en avaler, jusqu'au moment où je l'ai rejetée, par dégoût, mais aussi par manque d'oxygène ? Alors le même procédé se reproduit, avec coups et tirage de cheveux en plus. Mon frère de 11 ans devait, après chaque repas, remplir la bouilloire du potager à bois ; je l'entendais aller et venir tout en rouspétant, de la cuisine à l'aiguière du corridor où il cherchait l'eau, malheureux de voir sa petite sœur maltraitée ; mentalement, je lui criais : « Tais-toi, sinon tu vas recevoir des coups ! » Et c'est bien ce qui s'est produit ; j'avais mal pour lui !

A 13 ans, Nelly devient, comme les autres filles de son âge, « servante » chez le directeur, et sous les ordres de sa femme, guère plus gentille que sa précédente « mère ».

Un matin, nous nous sommes réveillées à 6 heures un quart ; le réveil n'avait-il pas sonné ? ou ne l'avions-nous pas entendu ? Suffit que nous descendîmes en hâte, prenant un peigne avec nous, afin de se coiffer en vitesse, lorsque le feu du potager serait allumé. Ouf ! A sept heures, tout était prêt, heureuses de nous en être si bien tirées..., mais il fallut vite déchanter. Le directeur entra dans la salle à manger, alors que tout le monde était à table ; il s'était lavé les mains au lavabo du corridor

où était placé un miroir, et où, malheureusement, nous avons posé notre peigne ; il dit d'un ton naturel : « Bonjour, une de ces dames a oublié son peigne au lavabo, n'oubliez pas de le reprendre. » La directrice, soupçonneuse, demande à qui il appartient et me voilà forcée de dire la vérité ; comme une vipère qui sort son venin, elle nous accable de tous les défauts : fausseté, hypocrisie, fourberie, etc... Alors son mari prend notre défense, en disant que nous avons eu une bonne idée, puisque tout le travail a été terminé à temps ; en colère, il lui demande : « Aimes-tu mieux le chien que ces filles ? » Sur sa réponse affirmative, il se lève et quitte la salle à manger, sans avoir touché à son déjeuner. Le jour suivant, le chien partait pour la ferme, où il aurait déjà dû être. Le directeur était beaucoup plus gentil que son épouse, mais il ne voyait pas les mauvais traitements qu'elle nous faisait subir et les menaces dont elle nous accablait.

Dans chaque pavillon, des maximes calligraphiées sur les murs visaient à formater les esprits, Nelly s'en souvient encore :

Suivant la faute commise, il fallait copier cent fois l'une ou l'autre, le dimanche ; elles sont encore gravées dans ma mémoire :

« Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

Évite de salir, tu n'auras pas à nettoyer.

Ne remets jamais à demain, ce que tu peux faire le jour même.

Un point fait à temps en épargne cent. (ici on parle de couture)

Tout ce qui mérite d'être fait, mérite d'être bien fait. »

Je n'ai pas été épargnée par cette punition, mais écrire étant mon hobby préféré, je n'en souffrais pas trop.

Bonne élève malgré tout, Nelly terminera son collège. A 16 ans, elle quitte l'orphelinat pour devenir employée de maison dans diverses familles où malheureusement on l'exploite, on la méprise et où la solitude est son pain quotidien. Mais un jour, elle arrive dans une nouvelle famille, ... et ce sera notre dernière citation :

Le premier soir, j'ai dû mettre la table à la salle à manger, pour cinq personnes, et j'ai presque pleuré d'émotion, lorsque le fils est venu me chercher à la cuisine, pour m'associer à leur repas.

Enfin ! un brin d'humanité ! qui fait naître en Nelly un sentiment tout neuf : Elle est heureuse, ses patrons sont gentils et toujours contents de tout.

Le 1^{er} avril 1943, il y a exactement 80 ans aujourd'hui, elle entre dans une nouvelle place, à Bienne, chez un couple de pharmaciens, qui vont lui permettre de faire un apprentissage d'aide en pharmacie. Intelligente, résiliente, aimante et douce, Nelly se mariera à l'âge de 43 ans, sera heureuse mais n'aura pas d'enfant. Après la mort de son mari, elle réalise à 74 ans une ancienne promesse faite à elle-même et se met à la rédaction de ses mémoires pour témoigner de sa triste enfance comme orpheline.